

L'amour

David Ruzicka

Le « Chimère » disparaît au large, à la suite du soleil couchant, avec ses quatre cheminées de 30 mètres et ses 1500 passagers en quête de rêve, et le tenancier du restaurant sur l'embarcadère déglutit trop souvent, et il sourit mal à ses clients, jetant de coupables coups d'œil à l'horizon. Il n'aurait pas dû permettre à ces mafieux de monter sur le paquebot. La liasse d'euros dans son coffre-fort ne le rassure même pas. D'ailleurs, pourquoi avaient-ils eu besoin de toutes ces caisses d'armes ? Deux semaines plus tard, il ira déposer ses billets chez son banquier, M. Da Costa, qui demandera au passage une commission pour accepter le dépôt d'une telle somme sans autorisation d'origine. Le comptable de la succursale y jettera aussi un œil, avec un pot-de-vin pour se taire. Pareil pour le vérificateur des comptes de la Banque Centrale. Finalement le Ministre des Finances sera impliqué et toute l'affaire dévoilée par un chauffeur de taxis lisbonnais qui aura vu un billet numéroté refusé par une banque concurrente. Photos du gérant du restaurant menottes au poignet, dos voûté, « Le scandale des faux » titré dans le Costa de Lisboa. Personne d'autre ne sera arrêté. Personne ne fera le rapprochement avec la catastrophe du « Chimère ».

A 00h32 sur le paquebot, à mi-chemin entre la côte portugaise et les îles Canaries, un groupe cagoulé investit la timonerie et coupe les bras du capitaine et de deux de ses assistants, au niveau du coude, à l'aide de machettes. Ils doivent s'y prendre à plusieurs pour sectionner l'os. Mais c'est symbolique alors ça en vaut la peine. Sur les costumes des officiers et la barre, du sang qui n'aura même pas le temps de sécher. Les autres sont tués d'une balle dans la tête. Un spécialiste des systèmes de sécurité informatique prend le contrôle du navire à 00h51. Dans la salle des fêtes, tout le monde danse encore. Les piscines du pont avant et du pont arrière sont bondées de gens ivres, les femmes se déshabillent, les hommes entrent en érection, le service est mal assuré, des employés ivres aussi distribuent les boissons à gogo. Les deux orchestres ne savent plus ce qu'ils jouent. A 01h22, la drogue donne son plein rendement sur les premiers passagers. Beaucoup sautent les 30 mètres qui les séparent de l'océan. Ils font des plats éclatants qui leur brisent les côtes. Vingt minutes durant, chaque respiration faisant office de couteau dans les poumons, ils tiennent à la vie avant de se rendre compte que ce qu'ils prenaient pour l'infinie étendue de l'amour les noie tout de suite. D'autres se déchirent la peau, saisissent des couteaux pour creuser les corps des femmes qui s'offrent dans un désir absolu de pénétration. Le groupuscule armé est

saisi d'effroi devant ce bain de sang résultant d'une trop grande dose d'amour versé dans les alcools et les cocktails aux fruits : l'accrépanamine était juste censée les rendre doux et calmes pendant la prise d'otages. Beaucoup parmi les cagoulés sont musulmans, beaucoup n'acceptent pas le sang sur le pont, dans la piscine, ce type de l'orchestre buvant à grandes lampées dans un verre de fête où pend encore un quartier d'orange, le sang d'une vieille dame la gorge tranchée sur le bar, cet autre pataugeant, hilare, dans les boyaux d'une petite fille se traînant vers sa mère qui vient de s'énucléer en hurlant comme pour jouir, ce jeune homme mâchouillant le crâne d'une jeune blonde dont les seins sectionnés pendent jusqu'au ventre. Certains dansent encore, en voyant les types en cagoule, ils s'approchent avec leurs couteaux, on dirait des zombies.

Des coups de feu, des rafales de mitraillette planent longtemps au-dessus de l'océan Atlantique, comme pour avertir le vide qu'un amour excessif fait du bruit. Entre temps le spécialiste informatique a changé de cap, le « Chimère » se dirige maintenant vers les Bermudes, comme prévu. Comme prévu aussi, le chef du groupe tire une balle dans la tête du spécialiste informatique, éclats de cervelle de programmeur sur l'écran de contrôle, parce qu'il est chrétien et que, comme toute pourriture capitaliste, parce que capitaliste égal chrétien, il fait cela pour l'argent et ne comprend pas la portée religieuse de leur action. L'amour total qu'il n'arrive pas à accorder au Seigneur. Faire sauter la cervelle de ce chien, c'est un peu comme de faire sauter un mini-Vatican gorgé d'or et de cupidité. Le boss, c'est la projection classique de l'extrémiste musulman taré, comme les yeux envoûtés des spectateurs l'observent trop doucement au cinéma, une sorte de Che qui aurait versé du côté obscur, avec l'intelligence en moins, et rasé de près. Signe douteux.

A 01h51 le boss entend des coups de feu imprévus venant du pont avant. Ses hommes hurlent de concert avec les passagers qui titubent vers les armes en souriant. On dirait que leur bonheur est inatteignable, même les balles leur traversant le corps de part en part accroît leur plaisir à chaque giclure de sang, et certains continuent à marcher en direction des intégristes avec leur estomac dans les mains, traînant, joyeux. La panique saisit les militants et des coups de feu partent n'importe où. Ils s'entretuent. D'autres, convaincus soudain de l'absolu blasphème qu'ils sont en train de commettre, se tirent simplement une balle. Le boss leur hurle de retrouver la raison, que c'est une drogue, qu'ils se sont trompés dans les dosages, mais rien n'y

fait. A l'arrière, l'Océan, dans toute l'immensité de son amour, répercute l'explosion des palettes de dynamite. Les moteurs s'arrêtent, le navire continue sur son sillage, vaguement hésitant, les mécaniciens sortent, tout de suite sectionnés par des rafales de mitraillettes hystériques. Les preneurs d'otage parcourent le navire en tout sens, à la recherche des passagers restés dans leur cabine, ils courent sans ordre, sans but, à la suite d'un mirage d'Allah qui leur sourit et leur dit de continuer le long des tapis rouges. Des femmes en peignoir sont tirées par les cheveux, violées, piétinées, des hommes sont éventrés. Les assaillants sont perdus dans les labyrinthes, ils se tirent dessus, croyant répondre à l'ennemi, des mort-vivants aux armes luisantes dans la pénombre rosâtre du navire sans électricité. Le mer résonne autour de la coque telle une veuve folle et amusée, alors que la brèche créée par les explosifs aspire de plus en plus vite le « Chimère ». Il n'y a pas de panique à bord : les uns sourient, déjà morts, les autres tirent, presque morts.

Le boss s'est enfermé dans la timonerie. Il hésite autour de la radio. Il se sent con, d'émettre un SOS alors qu'il en est la cause. Le plancher s'élève encore un peu et il décroche le récepteur mais dans le brouhaha des ondes il n'y a rien qui répond, tout au plus un simulacre, le remous lascif des vagues. Il brise le récepteur et observe le large. Il se dit : « Le large... Allah tout puissant, il n'y a QUE le large ici », et alors que le navire pointe sa proue un peu plus haut vers le ciel, élégante flèche blanche qui salue les étoiles, il enfonce le canon dans sa bouche et se tire une balle pour que quelques bouts de cervelle viennent rejoindre sur le tableau de bord la matière grise dispersée de l'informaticien. Il est 02h44 et les étoiles amies des eaux, dans leur infinie gratitude, continuent de scintiller.

Abdel Makhazar est le dernier à vaciller parmi les cadavres, ses coups de feu partent contre des ombres, des lanières de balles tombent autour de son cou, il a récupéré tout ce qu'il peut pour lutter contre les morts. Mais l'accrépanamine a cessé son effet divin et certains blessés commencent à chuintier, ou à hurler, ou à se traîner dans l'eau. Les effets secondaires sont assez désagréables, la drogue fait piquer les yeux, puis pleurer aux larmes, alors ils se traînent dans leur propre sang et dans leurs propres larmes, hululant comme des fantômes, leurs hurlements portent loin. Abdel les sectionne d'un coup de mitraillette. Et l'eau monte dans le navire, elle avale tout, les objets du festin, les cadavres, elle étale le sang, sardonique. Il arrive dans le garage, où les coquilles de quelques voitures de luxe brillent sous les néons de

secours. L'eau a déjà noyé les premières d'entre elles. Alors il entend... un gémissement. Ce n'est pas une plainte, c'est un son rauque, lent, c'est un son d'amour. On dirait un peu un moteur avec une voix de femme. Il s'approche d'une coccinelle rose avec noté dessus en lettres rouges : JUST MARRIED. Il y a dans ses yeux injectés de sang une haine en face de l'impérialisme américain qui s'enflamme d'un cran.

Raoul baise. Il a mis du Portishead comme elle aime. Cela fait trois mois qu'il n'attend que ça : pouvoir lui empoigner les seins et lui écartier les jambes. Alors il prend ses pieds entre ses mains, les sert bien fort pour que le sexe d'Anne se révulse, prolongement onctueux des fesses, gonflé, lisse - elle s'est rasée pour l'évènement, et il s'y enfonce avec ce regard fasciné sur sa verge rentrant et sortant que seuls des semaines d'impatience peuvent accorder. Anne s'accroche aux coussins hippies qu'ils ont placé dans l'habitacle de la coccinelle afin d'y passer quelques nuits sans devoir payer une cabine. Avec un permis camionneur, ce dont Raoul se targue auprès de ses potes de Lisbonne, c'est possible. Moins de 130 permis ont été délivrés ce mois-ci, et Raoul en est fier : il a de quoi, puisque cela a permis à sa femme toute fraîche d'accepter un voyage dans le « Chimère. » Et donc à Raoul de lui faire l'amour comme il en rêvait. Abdel abaisse son arme en direction de la coccinelle. Anne crie plus fort, il lui fait un peu mal avec sa verge qui rentre jusqu'au fond, mais c'est bon, elle attrape Raoul par les cheveux et se met à hurler, et le hangar fait écho, et un rat effrayé trotte le long d'une poutrelle, il tourne à gauche, puis à droite et rejoint un pote en train de ronger une corde rendue humide par l'écoulement de l'eau qui s'est infiltrée dans un compartiment en dessus. Abdel hésite quelques secondes, son doigt sur la gâchette, il se dit : c'est terrible comme les hurlements de plaisir de cette femme ressemblent aux hurlements des mort-vivants de tout à l'heure. Un instant, un instant de trop, le parallèle est troublant. Dix mètres au dessus de sa tête, à deux c'est beaucoup plus rapide, et puis la corde est si juteuse, elle a aussi un goût de blé, il ne reste plus qu'un petit filet que les museaux pointus des deux rats mordillent de plus belle. A 03h56, Abdel appuie sur la gâchette pour liquider les deux derniers êtres vivants du bateau, à 03h56 moins quelques secondes, un autre couple de rongeurs amoureux couine d'effroi quand la corde lâche et les 500 kilos de marchandises tombent tout droit sur Abdel. Il n'a même pas le temps d'émettre un coup de feu que sa colonne vertébrale se brise, le sommet de son crâne touche le creux de son dos, ses jambes rétrécissent de 50 bons centimètres, et il est mort sans

même savoir qu'il l'est. Les saumons prévus pour le festin du lendemain s'échappent des caisses et les deux rats terrifiés bondissent dans l'eau qui continue de monter. Les 500 kilos de provisions sont tombés à un mètre de la coccinelle.

Raoul a bien senti comme une vibration sourde au-delà de Portishead et des cris de sa femme, venant de quelque part autour, de ce monde flou qui entoure sa verge rutilante entrant et sortant. Il jette un coup d'œil au hangar mais les vitres de la voiture sont embuées. Anne perçoit sa distraction et gémit :

« T'as entendu aussi ? »

Il se rend compte alors que la voiture est penchée. Non non, ce n'était pas lui penché en avant sur sa femme mais la voiture entière qui descend vers l'arrière. Sa verge ramollit, il la sort, cette distraction est inacceptable.

« Mais c'est quoi ce bordel ?! Pourquoi la voiture penche comme ça ? »

Raoul sort et ses jambes s'enfoncent dans l'eau jusqu'aux genoux.

« Putain ! Eteins la musique ! »

« Quoi ? »

« Eteins la musique merde ! »

Les grincements métalliques du navire qui sombre, les coups des vagues contre la coque, les néons de secours clignotent, plus loin un camion se penche, puis s'effondre sur le côté. Pour Raoul c'est là le signe que ça ne va pas, mais pas du tout. Il le constate, pragmatique :

« Putain, on coule. »

« Ils nous ont oubliés ! Ils nous ont oubliés ! »

Anne a une tendance à l'hystérie. Elle s'agrippe à son homme comme si celui-ci avait les pieds qui s'enfoncent jusqu'aux bas-fonds. L'amour a une tendance comme ça, à tout centraliser. Raoul y voit une bonne occasion pour jouer au héros. Sur le toit d'une volvo verte il aperçoit un bateau pneumatique. Il range sa queue qui ne sert plus à rien dans ce genre de circonstances, emballe sa femme dans une couverture et lui met son décolleté dans les bras. Il la soulève, elle pleurniche.

« Ils nous ont oubliés... »

Il vacille jusqu'à la volvo et la fait grimper dans le bateau, puis il arrache les lanières.

« Bouge pas, va falloir ouvrir le sas. »

« Nan nan, reste avec moi ! »

Elle pleurniche plus fort.

Il se dit que ce n'est peut-être pas une si bonne idée d'ouvrir le sas arrière alors que le bâtiment est en train de couler mais tant pis, ils n'ont pas le choix. C'est sans doute l'appuyoir rouge. Une alarme stridente gicle soudain dans tout le hangar, tout de suite accompagnée par les cris aussi haut perchés de sa femme. L'immense porte de métal bascule lentement en arrière et par les côtés les premières tonnes d'eau commencent à gronder, noyant les véhicules les plus proches de la sortie. Le courant est trop fort et Raoul monte sur le toit d'une voiture. Il saute d'un capot à l'autre. Les masses d'eau rentrent de plus en plus fort et on dirait que ce phénomène hydraulique a tendance à faire sombrer le navire encore plus vite. Les rangées de voitures s'enfoncent sous les eaux l'une après l'autre. Au moment où le canot pneumatique se détache de la volvo, noyée, Raoul saute dedans. Anne presse les poings contre ses joues et continue de hurler. Elle est quand même plus bandante lorsqu'elle jouit. Il lui donne quelques claques et ça la remet sur le droit chemin. Le vacarme de l'océan, l'eau qui bouillonne, les grincements des véhicules qui s'entrechoquent avant de couler, Raoul lui crie :

« Bon, va falloir ramer maintenant, et ramer vite ! »

Il lui indique la sas béant, où subsistent cinq ou six mètres au dessus des flots, et l'espace lentement de se réduire comme une gueule de baleine, avec tout au fond, très loin, sardonique, la ligne pâle de l'horizon où le soleil se lèvera bientôt sur une autre journée qui promet d'être magnifique. Et Anne de ramer avec une vigueur surprenante. Raoul a l'idée fugitive qu'elle est un peu plate lorsqu'il lui fait l'amour, c'est lui qui bouge toujours et elle se laisse faire, et à la voir s'agiter comme ça sur sa rame il se dit que pourtant, elle en a, de l'énergie à revendre. L'instinct de survie de l'individu doit être plus fort que l'instinct de survie de l'espèce, paradoxe pauvrement humain. Mais cela il ne le pense pas, il faut bien l'avouer, Raoul est trop con pour penser ce genre de chose, ou on pourrait dire « trop concret. »

La gueule du bateau est sur le point de tout avaler lorsqu'ils passent dessous, écrasés dans le fond du canot. Le courant maintenant reflue, les poussant plus loin, la mer est calme, immensément calme. Mais bientôt les tourbillons du « Chimère », dont le naufrage s'accélère, les aspire à sa suite.

« Bordel, rame, rame encore, mais vas-y rame !!! »

Anne pleurniche contre son décolleté, puis se redresse, nue, et se remet à ramer. Comme c'est beau de voir ses seins qui gonflent à chaque coup de rame, sous la lumière rose de l'aurore. Ils dépassent

des caisses, des lits, des poupées, des cadavres d'enfants, d'hommes et de femmes. Aucun signe des canots de sauvetage, rien, pas un cri, aucun gilet orange gonflé, il n'y a qu'un bateau qui sombre et des cadavres.

« Mais bordel c'est pas vrai, qu'est-ce qui se passe, c'est pas vrai, un truc pareil ça coule pas comme ça ! »

Ils sont assez loin maintenant, Anne remet le couverture sur son dos et se réfugie dans les bras de son mari.

« Raoul, comment c'est possible, ils se sont tous noyés ? Et l'équipage ? Et les secours ? »

Le « Chimère » fait ses adieux au ciel, sur les ponts et près des piscines qui se vident on voit des cadavres, encore des cadavres. Quelque chose explose. Puis toute la coque se redresse dans les airs et s'enfonce d'un coup.

« Tiens-toi !!! »

La vague les atteint, elle fait plusieurs mètres, le canot pneumatique menace de se renverser puis non, il tient le coup et glisse sur la pente d'eau, et derrière il n'y a plus qu'un gros bouillonnement de jacuzzi. Le ciel bleuit soudain et le soleil émerge, rouge et jaune et resplendissant comme à son habitude.

Quinze minutes plus tard, à 05h06 sur la Swatch étanche de Raoul, le soleil est à dix degrés environ au dessus de l'horizon, la mer est au calme plat et ne restent que des déchets humains. Pas une goutte de sang. A sentir les seins de sa femme contre lui, ils sont pressés l'un contre l'autre et le soleil bas accentue l'ombre soyeuse qui les sépare et les réunit tout à la fois, inopinément, Raoul a de nouveau une érection.

« Mais Raoul que fais-tu ? »

« Et bien j'ai envie de terminer quelque chose, moi. »

« Mais, mais... »

Il prend sa femme par derrière tout en lui empoignant les seins et celle-ci se remet à crier, puis elle rit, puis elle crie encore, en lui disant oui, d'y aller, plus fort, d'y aller encore plus fort. Oh mon Dieu, oh mon Dieu, hurle-t-elle, et les cadavres gesticulent un peu plus loin, agités par les derniers remous, ces mêmes remous qui permettent à Raoul de bouger en puissance et doucement entre les reins de sa femme. Putain comme c'est bon ce mouvement, et son corps doré par le soleil montant, et le creux du dos de sa femme renforcé par une ombre si fine, si bandante, et Anne qui se pousse en arrière pour aller à la rencontre de ses coups, ah la voilà enfin qui se met à bouger, et le soleil qui lui réchauffe le visage, le ventre et l'entrejambe. A 05h29,

personne n'entend un long rôle de plaisir qui ressemblerait seulement à un long rôle d'agonie, c'est Raoul qui jouit.

L'amour est plus puissant que tout. Mais cela il ne le pense pas, il est trop « concret. »